



RAPHAËL CONFIA NT

*La muse ténébreuse
de Charles Baudelaire*

M E R C U R E D E F R A N C E

DU MÊME AUTEUR

En langue créole

- JIK DÈYÈ DO BONDYÉ, *nouvelles*, Grif An Tè, 1979 (traduction française de l'auteur, *La Lessive du Diable*, Écriture, 2000, Le Serpent à Plumes, 2003).
- JOU BARÉ, *poèmes*, Grif An Tè, 1981.
- BITAKO-A, *roman*, GERIC (traduction française de J.-P. Arsaye, *Chimères d'En-Ville*, Ramsay, 1977).
- KOD YANM, *roman*, K D P, 1986 (traduction française de Gerry L'Étang, *Le Gouverneur des dés*, Stock, 1995).
- MARISOSÉ, *roman*, Presses universitaires créoles, 1987 (traduction de l'auteur, *Mamzelle Libellule*, Le Serpent à Plumes, 1995).
- DICTIONNAIRE DES TITIM ET DES SIRANDANES, *ethnographie*, Ibis Rouge, 1998.
- LA VERSION CRÉOLE, *didactique*, Ibis Rouge, 2001.
- DICTIONNAIRE DES NÉOLOGISMES CRÉOLES, *lexicographie*, Ibis Rouge, 2001.
- MÉMWÈ AN FONSYÈ OU LES QUATRE-VINGT-DIX POUVOIRS D'UN MORT, *ethnographie*, Ibis Rouge, 2002.
- LE GRAND LIVRE DES PROVERBES CRÉOLES, *ethnolinguistique*, Presses du Châtelet, 2004.
- DICTIONNAIRE CRÉOLE MARTINICAIS FRANÇAIS, *lexicographie*, Ibis Rouge, 2007.
- BLOGODO. LEXIQUE DES ONOMATOPÉES DU CRÉOLE MARTINICAIS, *lexicographie*, Caribéditions, 2013.

En langue française

- LE NÈGRE ET L'AMIRAL, *roman*, Grasset, 1988 (Prix Antigone de la ville de Montpellier).
- ÉLOGE DE LA CRÉOLITÉ, *essai*, en collaboration avec Patrick Chamoiseau et Jean Bernabé, Gallimard, 1989.
- EAU DE CAFÉ, *roman*, Grasset, 1991 (Prix Novembre, France).
- LETTRES CRÉOLES : TRACÉES ANTILLAISES ET CONTINENTALES DE LA LITTÉRATURE, *essai*, en collaboration avec Patrick Chamoiseau, Hatier, 1991.
- AIMÉ CÉSAIRE. UNE TRAVERSÉE PARADOXALE DU SIÈCLE, *essai*, Stock, 1993 ; Écriture, 2006.

Suite des œuvres de Raphaël Confiant en fin de volume

LA MUSE TÉNÉBREUSE
DE CHARLES BAUDELAIRE

Raphaël Confiant

LA MUSE TÉNÉBREUSE
DE CHARLES BAUDELAIRE

ROMAN



MERCURE DE FRANCE

© *Mercur de France*, 2021.

*Couverture : Jeanne Duval par Nadar, vers 1858,
Bibliothèque nationale de France, Paris. Photo © BnF.*

À Charles-Henri Fargues

PREMIER CERCLE

Je pense à la négresse, amaigrie et phtisque
Piétinant dans la boue, et cherchant, l'œil hagard,
Les cocotiers absents de la superbe Afrique
Derrière la muraille immense du brouillard.

« Le cygne »

CHAPITRE 1

Rue de la Femme-sans-Tête, dans un appartement modestement meublé quoique plutôt grand, va et vient une créature enjuponnée, le cou cerclé d'or et les oreilles poinçonnées d'argent que le voisinage prétend folle, non pas à lier, mais de folie douce puisqu'il lui arrive de chanter avant le petit matin, faisant ainsi s'escamper les chats de gouttière, des mélopées déchirantes de son pays natal, cela dans un idiome qui semble parfois avoir quelque teinture de français mais que l'on a grand mal à déchiffrer. Sa haute, très haute taille, jure avec le nom de sa rue, et l'obscur de son teint n'a de cesse d'étonner. Hiver comme été, il demeure le même !

Souvent, celle dont il se dit qu'elle a des orages dans les yeux soliloque et parfois grandiloque, assurant être une comédienne reconnue que s'arrachent les plus prestigieux théâtres parisiens à tel point que Nadar, l'inventeur de cet appareil diabolique qui permet de se passer de rouleaux, pinceaux et pots de peinture, l'aurait moult fois choisie comme modèle. Invérifiable ! Mais si jamais cela n'était pas pure vantardise, il n'y aurait qu'une seule et unique explica-

tion : le bougre a dû avoir été fasciné par sa croupe chevaline ou alors les crépélures de ses cheveux. C'est qu'elle est, dans l'opinion des uns et des autres, tantôt une Nègresse tantôt une Mulâtresse tantôt une Mauresque, parfois une Gitane, en particulier pour ces bandes d'artistes, poètes et autres crève-la-faim qui hantent le quartier. Le peintre Monet la croit même venue tout droit des îles du Pacifique. Tahitienne ou Canaque, allez savoir !

Elle s'attife longuement devant le miroir de plain-pied qui occupe une bonne partie de sa chambre, hésitant entre les douze paires de chaussures, chacune d'une couleur différente, qui constituent sa seule fortune. Ce soir, elle jouera son premier vrai rôle dans *Le système de mon oncle*, pièce à succès, dans ce petit théâtre du faubourg Saint-Antoine dont le directeur a succombé à son charme. Sexagénaire claudiquant et acariâtre, l'homme traite ses comédiens comme de la piétaille, même ceux qui ont acquis un fifrelin de renommée et ont eu l'insigne honneur d'avoir leur nom dans les gazettes. Quant aux émoluments qu'il condescend à leur verser, tous s'en plaignent, le surnommant monsieur Harpagon ou, chez les plus virulents, Fesse-Mathieu, car le bougre vivrait sur un grand pied dans un hôtel particulier du Marais.

— Le vaudeville, ça n'attire plus grand monde mis à part les pièces que scribouille ce paltoquet d'Eugène Scribe ! ronchonnet-il lorsque quelqu'un ose lui réclamer son dû. Désormais, je ne ferai jouer que du Racine et vous êtes trop mauvais pour ça. Allez, ouste ! Déguerpissez de ma vue !

Il est craint. Même des critiques littéraires qu'il n'hésite

pas à houspiller lorsque l'un de leurs articles lui déplait, et il avait convoqué en duel un dénommé Monnier du *Figaro*, cela au bois de Vincennes, un jour d'avril où pourtant, rapporte la rumeur publique, il pleuvait des cordes. Les pistolets des belligérants s'enrayèrent et le gratte-papier en fut quitte pour un magistral soufflet. Quand Jeanne s'était présentée à lui, pour une fois il s'était déridé et l'avait considérée d'un œil perplexe.

— Tu sais parler français, toi, la Nègresse ? Tu t'es sans doute trompée d'adresse. Les créatures de ton espèce font de l'effet dans les cirques ou chez les Romanichels, pas dans un théâtre respectable comme le mien.

Dix fois, Jeanne était revenue à la charge et final de compte, l'homme avait consenti à lui concéder un rôle de soubrette. Un petit rôle d'une dizaine de minutes qui avait tellement fait s'esclaffer le public qu'il changea tout net d'attitude à l'égard de la jeune femme. Elle devint une figurante attirée qui le plus souvent n'avait pas le moindre mot à prononcer, sa stature de presque géante au teint sombre et son épaisse chevelure frisée égayant le public. Les rares fois où elle devait prononcer une phrase entière, il l'obligeait à adopter ce qu'il appelait un accent nègre, ce qui revenait à ne pas prononcer les « r » et à traîner sur la fin des mots. Jeanne ne souffrait pas pareilles simagrées, protestait qu'elle était née à Paris, que de l'Afrique, elle ne connaissait absolument rien, et que s'il insistait, crotte de bique !, elle s'en irait offrir son talent à d'autres théâtres. Mais elle se gardait de mettre sa menace à exécution, n'ignorant pas qu'elle aurait droit au même traitement partout ailleurs. Il entreprenait alors de la dérisionner :

— Ne t'encolère pas, ma p'tite guenon ! Ha-ha-ha ! Tu es presque belle quand tu entres dans tes fureurs, tu sais. Tu me fais penser à ce beau vers du *Cantique des cantiques*. Tiens, récite-le que je vois !

— Connais pas !

— Ha-la-la ! Tous ces soi-disant comédiens qui se prennent pour des lumières mais qui sont dépourvus de toute culture... Voici : *Nigra sum sed formosa*.

— Ce qui veut dire ?

— Ne monte pas sur tes grands chevaux, Jeanne ! Ça signifie : « Noire, mais belle »... Au fait, ton nom s'écrit « Lemer » ou « Lemaire » ? Je suis contrôlé par la police, vois-tu, et tu m'as indiqué « Lemer », ce qui n'a pas l'air très français. À moins que tu ne saches pas écrire ton nom. Ha-ha-ha !

Jeanne avait fusillé du regard celui qui, à ses côtés, avait l'air d'un avorton. En fait, sa tête chenue lui arrivait à peine à hauteur des seins. L'envie de le saisir par le col et de l'envoyer valdinguer à l'autre bout de son bureau la saisit mais elle se réfréna. Elle n'avait jamais un sou, et ses rôles de soubrette lui permettaient tout juste de payer son loyer dans une pension décrépie du faubourg Saint-Denis, avant en tout cas qu'un signe du ciel ne vienne chambouler sa vie. Pour ne pas avoir à mendier, elle s'offrait à ceux qu'attirait son insolite apparence, tantôt dans quelque ruelle déserte, tantôt dans une maison close tenue par une mère-maquereille qui l'avait prise en bonne passion. « J'ai, dans mon jeune temps, fait la cuisinière à bord d'un navire qui commerçait avec Alger, et des gens de ta race, j'en ai vu pas mal », déclarait-elle. Et certains après-midi d'hiver,

quand les clients se faisaient rares, elle préparait à Jeanne des gâteaux au miel et du thé à la menthe, lui racontant mille anecdotes au sujet de ce pays à propos duquel la jeune femme semblait ne rien savoir.

— Tu pourrais passer pour une Mauresque sauf que ton nez est un peu trop camus. Mais si on n’y regarde pas de trop près, tu as l’air de sortir tout droit de ces harems dont les puissants de là-bas sont friands. Mademoiselle sait-elle ce qu’est un harem ?

— Non...

— Au fait, tu viens d’où comme ça, ma belle ?

— Des îles !

— Bon, je sais que je me montre trop curieuse. Mes pensionnaires n’aiment guère que je les questionne. Cela se comprend... Eh bien, un harem, c’est un peu comme ici. Sauf que les femelles n’appartiennent qu’à un seul homme. Un sultan ou un bey, comme on dit là-bas.

Si se laisser tripoter par des inconnus ne gênait pas Jeanne, d’autant que la plupart ne s’attardaient guère sur son ventre, si elle avait appris à s’évader par l’imagination de ces chambrettes aux fenêtres toujours closes dont les draps de lit n’étaient nettoyés que deux ou trois fois dans le mois, elle aspirait à une autre existence. Son talent de comédienne ne faisait aucun doute à ses yeux. Dans sa pension, elle s’était taillé un petit succès en déclamant des tirades de Corneille quand, à l’approche de quelque fête, Noël le plus souvent, un repas commun était organisé. Un exemplaire du *Cid* s’était un jour échappé de la poche d’un de ses clients dans son empressement à quitter les lieux et elle avait attendu en vain qu’il vienne le réclamer. Puis, elle

avait fini par l'ouvrir et s'était mise à le lire. D'abord, elle n'y avait compris goutte mais le balancement des phrases, du moins ce qu'elle jugeait tel, l'avait séduite et pour chasser l'ennui, elle s'était mise à en apprendre des passages par cœur, les répétant devant le miroir de sa chambre. De ce jour, Jeanne avait compris qu'elle était faite pour le théâtre. Que c'était là son destin. Elle avait alors frappé à diverses portes, se faisant rabrouer, parfois même jeter à la rue, jusqu'à ce que ce vieil homme aux cheveux blancs et au visage couperosé, monsieur Harpagon, lui offre enfin sa chance grâce à un premier petit rôle. Depuis, elle les enchaînait : esclave à moitié dévêtue, guerrière africaine aux membres tatoués et brandissant une lance, soubrette ou encore sorcière.

Pour ne pas s'éterniser dans cet état qu'elle jugeait indigne de sa personne, elle s'était résolue à employer les grands moyens : séduire le propriétaire du théâtre. Ce ne fut pas entreprise facile. D'assez mauvaise santé et surtout craignant qu'on ne lui soutire de l'argent, il faisait montre d'un fort médiocre appétit vénérien au contraire de confrères qui exigeaient des faveurs de leurs comédiennes sans la moindre vergogne. Certaines de ses consœurs, ayant éventé le petit manège de celle qu'elles surnommaient « Chocolat », entreprirent de l'en détourner. « Tu n'as aucune chance de dépantalonner ce vilain, ha-ha-ha ! As-tu vu sa bedondaine ? Il n'a pas dû apercevoir son braquemart depuis le début du siècle, le pauvre. » Mais Jeanne avait deviné que si monsieur Harpagon était peu attentif à la gent féminine, elle l'intriguait fort. Cela se lisait dans ses yeux, dans ses mimiques quand, lui confiant un énième

rôle indigne de son talent, il la bousculait presque pour la faire sortir de son bureau. Il y avait plus de l'embarras mêlé à de l'étonnement dans son comportement que du véritable mépris. Un jour, il avait voulu savoir de quelle île exactement elle venait et Jeanne lui avait répondu du tac au tac qu'il s'agissait de Malte. Sa logeuse y avait fait souventes fois escale à l'époque où elle servait de cuisinière sur un navire qui faisait du cabotage en Méditerranée. Monsieur Harpagon avait paru surpris mais n'avait pas insisté. Et puis, il finit par baisser la garde après une représentation où le public avait exigé bruyamment que la soubrette noire vînt s'aligner aux côtés des vrais comédiens au moment des rappels, chose qui jusque-là ne s'était jamais produite. À la vérité, cela n'avait pas été un moment de gloire pour Jeanne puisque bon nombre de spectateurs avaient ricané, l'un d'eux lui lançant même :

— Qu'elle se foute en tenue d'Ève, la Nègresse ! On veut voir si ses fesses, c'est de la baudruche ou pas.

En fait, Jeanne était la seule de la troupe à ne pas porter de jupons. Sa cambrure et son arrière-train imposant les rendant superflus. Curieusement, elle ne les revêtait que dans son appartement à défaut de robe de chambre. Monsieur Harpagon l'avait pour une fois consolée dans la pièce mal éclairée qui servait de loge aux femmes comme aux hommes, toute pudeur bue, et la prenant par le bras, l'avait guidée au deuxième étage, dans un galetas où l'on rangeait les accessoires. Là, le patron du théâtre avait ouvert une lucarne et avait longuement humé l'air frais de cette soirée de septembre et, gardant le dos tourné, il s'était écrié :

— Déshabille-toi !

Jeanne ne se l'était pas fait dire deux fois. C'était l'occasion dont elle rêvait depuis des mois. En six-quatre-deux, elle se retrouva nue, frissonnant à cause du petit vent qui se faufilait à travers la lucarne. Le vieil homme alluma une lampe posée sur un meuble, s'y reprenant à plusieurs fois, celle-ci n'ayant sans doute pas servi depuis des lustres. Il s'obstinait à ne toujours pas lui faire face.

— Mon... monsieur, je suis prête, balbutia-t-elle, pour une fois intimidée par quelqu'un de l'autre sexe, elle qui d'ordinaire le morguait.

— Prête ? Mais à quoi, madame la Maltaise ?

— Je... je suis à vous !

De longues, d'interminables minutes même s'écoulèrent sans que le vieux bonhomme ne daigne se repaître de sa chair comme le faisaient tous les hommes avec lesquels il lui arrivait de s'acointer contre une poignée de monnaie, rarement un billet à l'effigie de Louis-Philippe. Il alluma un cigare, en tira de rapides bouffées et, inexplicablement, l'écrasa sur le meuble en pestant, pris par une quinte de toux.

— Ces fichus médocastres me l'ont interdit, déclara-t-il comme pour lui-même. Il paraît que c'est un poison ! Un poison des îles. Dans la tienne, il pousse, le tabac ?

— Oui... oui, monsieur.

— Quand j'étais jeune, je ne me rappelle plus quand avec exactitude... en 1814 ou 15 probablement. Je m'étais rendu dans un cirque tenu par un certain Réaux qui devint célèbre par la suite. Il avait pris ses quartiers au bois de Vincennes... On y avait exposé les merveilles de nos colonies. Vases en porcelaine d'Indochine, masques du Congo,

soieries d'Alger et que sais-je encore !... Ah oui, parures féminines des îles Marquises ! Merveilleux spectacle que tout cela...

Monsieur Harpagon se tut à nouveau. Longuement. Le dos toujours tourné à celle qui ne comprenait pas où il voulait en venir, chose qui provoqua chez elle une vive appréhension. Serait-il un de ces dérangés du cerveau qui, taraudés par la haine du sexe faible, s'apprêtait à l'étrangler ? De semblables horreurs s'étaient produites dans le lupanar où Jeanne officiait, et la maréchaussée l'avait contraint à fermer chaque fois, cela durant des semaines, voire des mois. Commençaient alors un temps de vaches maigres pour elle au point que, parfois, elle n'avait eu d'autre alternative que de voler à l'étal des marchés publics pour ne pas crever de faim. Le patron de ce théâtre miteux pouvait donc tout aussi bien lui lacérer le visage et le corps à coups de couteau, lui sectionner un sein. Lui crever les yeux ! Les journaux se délectaient de ces détails sordides.

— Monsieur, je...

— Tais-toi ! Je n'ai pas fini... Donc, au cirque Réaux, il y avait des animaux bien sûr... Des tigres, des lions, des girafes, des hippopotames. Misérable Europe qui a massacré toute sa faune sauvage ! Sais-tu qu'Achille combattait des lions de montagne dans le Péloponnèse ? Dommage que tu ne saches pas lire, je te montrerais ce beau passage de *Illiade* qui l'évoque...

Le théâtre s'était vidé entre-temps. On n'entendait plus le caquetement des comédiennes et les jurons insouffrables que brocantaient leurs compagnons masculins. Ce silence, seulement entrecoupé par le bruit de quelque calèche, jeta

la jeune femme dans une profonde panique. Soudain, son patron se montra fort énérvé :

— Débarbouille-toi, Jeanne, bon Dieu de bon sang ! Ôte-moi tout ce blanc qui te recouvre le visage. Tu as tout l'air d'un spectre !

Elle voulut rétorquer que c'était lui-même qui exigeait qu'elle dissimule de la sorte son épiderme qu'il jugeait trop foncé. Ne prétendait-il pas se ruiner en achat d'un produit fort recherché, le blanc de baleine, qui, à l'entendre, n'était utilisé que dans les grands théâtres parisiens, ceux où l'on donnait du Corneille ou du Molière ? Les petites bassines d'eau qui servait au démaquillage des comédiens se trouvant au premier étage, celui qui leur tenait lieu de loges, Jeanne n'eut d'autre recours que de s'essuyer maladroitement les joues avec son tablier et même son bonnet à rubans flottants de soubrette.

Elle ne comprenait toujours pas ce que désirait monsieur Harpagon.

[CAHIERS DE MES JOURS.

Ce diable-en-boîte de Nadar veut m'emmener au théâtre. Il rêve de prendre en photo une jolie comédienne sur laquelle il nourrit des vues à mon avis peu catholiques. Il a déjà assisté à ce mauvais vaudeville un nombre déraisonnable de fois et à la fin de chaque représentation, il attend sa future égérie, faisant le pied de grue sur le trottoir et tentant de la convaincre. Vainement ! Cette Elvire – il ne connaît que son nom de scène – n'a de cesse de le rebuffer.

— Votre invention stupide ne m'intéresse pas, cher monsieur. J'ai un peintre attitré qui a déjà réalisé plein de tableaux de ma personne et sachez pour votre gouverne qu'ils se vendent très cher !

RAPHAËL CONFIANT

*La muse ténébreuse
de Charles Baudelaire*

Pour la postérité, le nom de Jeanne Duval reste lié à celui de Charles Baudelaire. Apprentie comédienne ou fille de joie, muse ou diablesse, qui était vraiment celle qui traversa la brève existence du poète, enchantait sa plume et le plongea dans les tourments de l'amour et de la passion? Qui était Jeanne Duval, venue des îles d'Amérique ou de l'océan Indien, ou peut-être du pays des Maures, et qui fit découvrir à Baudelaire un monde insoupçonné de sensualité et d'exotisme? Un monde encore plus singulier que celui offert par le chanvre indien et l'opium dont l'auteur des *Fleurs du mal* faisait une consommation déraisonnable...

C'est cette passion torride, délétère et sublime que nous raconte Raphaël Confiand dans un roman foisonnant émaillé de vers célèbres. Des pavés parisiens de l'île Saint-Louis jusqu'aux îles Mascareignes, en passant par Saint-Domingue, devenue Haïti, et la Belgique, sa plume alerte nous entraîne sur les traces du poète français, auprès duquel évoluent tous les grands artistes de ce XIX^e siècle flamboyant, Nadar, Dumas, Lamartine, Flaubert, Manet, Delacroix, Nerval, Gautier, et bien d'autres...

Raphaël Confiand vit en Martinique, où il est né. Il est l'un des chefs de file du mouvement littéraire de la créolité et l'auteur de nombreux romans, notamment *Le Bataillon créole*, *Madame St-Clair*, *reine de Harlem* et *Grand café Martinique*.



*La muse ténébreuse
de Charles Baudelaire*

Raphaël Confiant

Cette édition électronique du livre
La muse ténébreuse de Charles Baudelaire de Raphaël Confiant
a été réalisée le 4 juin 2021 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782715257474 - Numéro d'édition : 396219).
Code Sodis : U40167 - ISBN : 9782715258051.
Numéro d'édition : 399665.